

EUGÈNE IONESCO

de l'Académie française

La quête
intermittente

nrf

GALLIMARD

11, 83

*A Rodica,
à Marie-France.*

Le 12 juillet 1986, on a fêté cinquante ans depuis notre mariage, de Rodica et moi, les « noces d'or ».

Ma fille, Marie-France, était présente au repas cérémoniel. C'est à Saint-Gall que cette fête a eu lieu. En dehors de nous trois, il y avait Jurg Janet, Francesco Larese, Sylvie, une amie suisse, et Ion Vianu, médecin psychiatre, établi près de Genève, fils du professeur Tudor Vianu, de Bucarest. Le père était un grand intellectuel aux cours duquel j'ai assisté. Il était le mari de la mère de Ion. Sa femme, la femme de Tudor, Lilica, était la camarade de classe et la meilleure amie de ma femme. Ion était comme le représentant de ses parents et de notre passé. En fait, le repas a eu lieu dans l'intimité, si je puis dire.

Nous fûmes photographiés. On a fait un album avec de très belles images de ma femme, de ma fille, de moi-même, et surtout des rues de cette ville merveilleuse qu'est Saint-Gall, autour de la cathédrale, puis, à la terrasse d'un petit restaurant pittoresque. La ville et ses belles maisons constituèrent, si je puis dire, l'objectif des photographies.

Cinquante ans. Cinquante ans, déjà. Cinquante ans, le demi-siècle, absolument incroyable, si long, mais si court; si rempli d'événements universels et personnels: tant d'amis, tant d'ennemis publics ou intimes morts. Des

centaines, des centaines de morts derrière nous, des centaines. Il n'est pas possible de les compter : la figure de ma mère me revient, d'abord, ma mère, depuis longtemps, depuis des âges disparue; mon père et sa seconde femme, ma belle-famille. Ensuite, comme juxtaposée, Anca, la mère de ma femme, qui fut ma deuxième mère. Elle m'avait adopté : j'étais devenu son fils, elle disait qu'elle m'aimait plus que Niki, son vrai fils. Hélas! Nous l'avons abandonnée. Presque, ou plutôt ce sont les aléas de l'Histoire qui nous y ont contraints : elle n'a pas pu venir à Paris, comme elle l'espérait, en 1945, car elle est morte subitement, dans les bras de notre bonne, la si fidèle Maria. Niki ne vivait plus à la maison, occupé qu'il était avec sa vilaine politique, il était avec le régime communiste, ce qui ne l'a pas empêché de faire plusieurs années de prison, mais pour d'autres raisons que politiques. Anca, ma deuxième mère, n'a pas connu Marie-France. Et ma sœur, Marilina, et nos familles et tant d'amis, tant d'amis morts; morts. On ne compte que quelques survivants de cet immense naufrage. *Rari nantes in gurgite vasto*. Guerres, maladies, suicides, assassinats, prisons, vieillesse. Qu'est devenue cette jeunesse? Ces écrivains et ces poètes, et ces génies, cette jeunesse, la « jeune génération », comme elle s'intitulait fièrement, fière d'être jeune, ne s'imaginant pas que la vieillesse, la mort existaient, qu'elles les attendaient au bout de la route. Où sont les éternellement jeunes, comme ils se croyaient? Ou, en tout cas, créateurs de chefs-d'œuvre immortels, « chefs-d'œuvre » oubliés, ensevelis, disparus parmi des dizaines de milliers d'autres chefs-d'œuvre, des tas et des tas et des tas de tableaux, de papier, de papiers, des paroles que le vent a emportées, le vent, les tempêtes de l'Histoire ou seulement le temps, ce gouffre implacable, la durée qui use, détruit, déchire, dissout tout. Banalités, oui, banalités, vérités. Vérités que

chacun, chaque génération découvre, progressivement, avec le même étonnement, le même désespoir, la même détresse depuis des siècles, des siècles, des siècles. Et cela aussi, cette découverte est banalité. Vérité, étonnante banalité, inattendue vérité. Dupes que nous sommes.

Pendant toutes les adversités que nous rencontrâmes (il n'y a que de l'adversité), ma femme, si petite, si jolie, si énergique, si incroyablement vaillante, la si gracieuse demoiselle d'autrefois, m'a voué son existence, a vieilli à mes côtés, a décidé de vivre par moi, pour moi; sans défaillance, elle m'a aidé, m'a soutenu, a lutté contre mes dépressions cycliques, mes désespoirs, mes détresses, a calmé mes colères, elle a été ma maîtresse, ma petite mère, ma secrétaire, mon docteur, mon infirmière, sans relâche, sans relâche, malgré mon ivrognerie, mes tromperies, mon égoïsme, mes vanités littéraires, elle, toujours, près de moi, prête à me soutenir dans mes innombrables défaillances, à soulager ma désespérance, elle, sans laquelle, je n'existerais plus. Sans laquelle, je ne pourrais exister. Les besognes les plus pesantes, elle les fait, souvent pour éviter que je les fasse moi-même. Ma chérie, mon amour, ma très, ma si fidèle, ma si incroyablement fidèle, mon épouse. Aujourd'hui encore, courageuse, travaillant en luttant contre ses rhumatismes, lucide malgré l'âge, toujours présente, toujours à côté de moi. Pauvre petit bijou, pauvre petit ange gardien, qui me suit partout, qui me soutient encore, toujours, à la limite, au-delà de la limite de ses forces.

*

Saint-Gall, juillet 1986.

On lit un livre, de littérature ou autre, pour ses qualités littéraires, évidemment, pour ses innovations

dans l'expression, c'est-à-dire son originalité, pour son style, etc.

Ou bien, on lit pour avoir des informations (de tout ordre, politiques, sociales, religieuses ou philosophiques, scientifiques).

La qualité littéraire qui me passionnait tant, jadis (qui me préoccupait en premier lieu), aujourd'hui m'est indifférente.

Pour ce qui est des informations, les événements de l'actualité m'en fournissent, à chaque instant, de passionnantes, cruelles, atroces, terribles, scandaleuses, tragiques, jamais comiques. Et tous ces événements, toutes ces informations, sont plus signifiants, plus chargés d'enseignements, plus spectaculaires, bien plus troublants et écrasants et paralysants que les astuces de la littérature et des littérateurs. Les journaux, les médias me suffisent et me comblent. Je me désintéresse de la petite politique, qui ne m'apporte plus rien. Je la connais, je l'ultraconnais. Cela ne change pas, les politiques ne peuvent plus rien changer. Les informations religieuses ou philosophiques me laissent dans mon doute total.

Je n'ai plus aucune raison, aucune soif, hélas, de me plonger dans la lecture, et quand je pense à ma passion de lecteur d'autrefois, cela me désole, mais rien à faire, je ne peux plus me satisfaire de la lecture, « ce vice impuni » ; si je ne lis pas, c'est aussi avec peine, en me forçant, que j'écris... et encore, rarement¹. Alors, un ennui énorme m'accable. Que faire du peu de temps qui me reste à vivre ? Je n'ai plus d'intérêt pour rien ; pas même pour la conversation avec les amis qui viennent me voir de temps

1. Cela n'est pas toujours vrai. Cela était vrai, jusqu'à ces derniers temps. J'ai retrouvé tout d'un coup la passion de l'écriture et de la pensée, des autres, de la mienne. Imaginez, je lis des livres de spiritualité que j'alterne avec des policiers. Le matin, je suis un autre que la veille, le soir je suis autre qu'au matin. Heureusement, rien n'est encore définitif, absolument définitif.

en temps. Alors, encore une fois, que faire? La divinité m'est inaccessible. Je dégringole, je dégringole. C'est comme si je lâchais la main de Dieu qui me retenait.

Ma femme, seule, la pauvre, me permet de vivre, ou plutôt de vivoter, de subsister.

Alors, quoi? Finies, les fillettes. Je ne peux plus boire. Manger? Ce sont les mêmes plats, mais les repas sont courts. Un long, long ennui, c'est cela ma vie.

Il me reste tout de même ce que j'appelle ma peinture, mais j'ai peur que cet intérêt ne commence, lui aussi, à s'user. Et aussi, curieusement, me fait vivre un reste de vanité littéraire, de la jalousie, la peur d'être oublié des hommes comme il me semble que je le suis de Dieu, la hargne quand je pense à mes rivaux en écriture. Mais, cela aussi m'est peu de chose.

Il ne me reste donc encore pour exister que la peinture. Si je cessais de peindre, je serais totalement désespéré. Les couleurs, et rien encore que les couleurs, sont le seul langage que je puisse parler, les couleurs me disent quelque chose. Elles sont encore vivantes, tandis que les mots ont perdu pour moi sens, valeur, toute expression. Les couleurs sont de ce monde, encore, pour moi; elles chantent, elles sont de ce monde et il me semble qu'elles me relient à l'Autre Monde. Je retrouve en elles ce que la parole a perdu. Elles sont la parole: le dessin oui, mais surtout la couleur est parole, langage, communication, vie, tout ce qui peut me relier au reste, à l'univers. Elle est ce qui me rattache à Lui, ce qui fait que je vis. Mais j'ai aussi une autre peur, j'ai peur que les voix des couleurs ne s'épuisent, ne s'éteignent. Peur aussi de me répéter, donc, peur qu'elles ne me reviennent après avoir heurté le mur froid de la non-expression: car la répétition est mortelle, cliché mortel, non-invention, c'est-à-dire non-vie, tarissement.

Cette peur, c'est ce qui explique, me dit F., mes maux

d'intestin, ma tristesse, mon abattement, la dépression. Elle peut m'empêcher de peindre : j'ai peur de ne plus pouvoir peindre. Oui, c'est cette peur qui risque de m'enterrer, encore vivant, pour si peu de temps encore vivant. La couleur, ô ma vie, couleurs, mes paroles dernières, couleurs, les personnages de ce monde, couleurs, mes témoins, mes univers, couleurs, existences, couleurs vivantes, accompagnez-moi, aidez-moi, vivez pour que je sois, couleurs, vous, figures vivantes, signes de la vie, parures.

*

Le Rondon, août 1986.

Qu'ai-je fait pendant les trois quarts de siècle que j'ai vécu? J'ai dormi, je me réveille : il est tard, très tard dans la soirée. J'ai dormi, j'ai perdu mon temps; et mon temps m'a perdu. Peut-être, il n'est jamais trop tard? Il peut venir encore. Je L'attends. Il peut surgir à la dernière heure, à la dernière minute, à la dernière seconde.

Mais je me demande ce que j'ai bien pu faire, qu'ai-je bien pu faire?! J'ai vécu dans l'angoisse ou dans l'oubli de l'angoisse mais avec l'angoisse sous-jacente à l'oubli. C'est exact, je n'ai pas « vraiment » tout à fait perdu connaissance. J'aurais dû vivre uniquement dans la recherche du Sacré. Je m'exprime bien mal, bien mal. Je ne sais même plus écrire comme il faut, je redeviens un débutant... L'angoisse m'étreint, pourquoi n'ai-je pas lutté dans l'angoisse pour atteindre l'au-delà de l'angoisse? Pourquoi ai-je eu la lâcheté de m'étourdir?

Et pourquoi, pour qui, encore, parler... dire sans les mots? A qui cela peut-il servir? Je parle aux ombres, je parle au vide, à ceux qui, dans l'oubli, seront oubliés. Celui qui EST n'oubliera peut-être pas les oubliés? Où est

la Réalité? J'ai voulu revivre dans les autres mais les autres semblent plongés eux-mêmes dans l'Irréalité.

*

Ébloui, angoissé encore plus, par le livre de Michel Suffran : *La Nuit de Dieu*. Comment cet écrivain n'est-il pas plus et mieux connu? Parce qu'on ne veut pas savoir ce que l'on sait. Peut-être, comme il le dit, parce qu'il y a des gens qui ne savent pas, destinés à ne pas savoir.

J'ai eu cette angoisse qui m'a plongé dans la profonde réalité de l'Irréalité, mais avec une force terrible, qui m'a donné une panique... qui, maintenant un peu, me semble-t-il, s'apaise. Mais ce que je viens de vivre, de Vivre, est tout à fait indicible. Avoir la force de vivre la mort, pour ne pas mourir : cu moartea pre moarte călcând. Qui mérite d'être *sauvé*?... Naïvement, je dis que je voudrais être sauvé... avec R., avec M.-F., avec ma mère, avec la mère de ma femme, A., avec mon père, avec Marilina, avec mes amis, mes ennemis, le monde, ce monde... que je voudrais tant, comme le voulait et le disait Péguy, faire monter au ciel.

R., consciente mais calme, lit à côté de moi. M.-F. nous a téléphoné. R. et M.-F., soutenues par la Croyance... Samedi, Gérard B. vient... Cela va un peu mieux quand on attend quelqu'un. Lui aussi est peut-être le messager d'un messager. Je sens que cela va un peu mieux. Un peu rassuré. Un peu de calme, un peu, un petit peu de sérénité...

*

C'est déprimant, Le Rondon, en ce mois de l'année. Entouré de vieillards, je suis un vieillard, nous sommes des vieillards, mais pas toujours. Ont-ils, ceux qui sont là,

autant peur que moi? A Paris, avec X, avec quelques autres, j'oublie que je suis vieillard : mon esprit ne l'est pas.

Je veux ne pas vivre dans l'oubli et je demande l'oubli. Je devrais, plus que jamais, pouvoir affronter... affronter l'Inconnaissable, l'Inaffrontable, avoir la force de l'affronter, avoir le front d'affronter...

*

Allons à pas rapides vers l'automne qui, dès le mois prochain, tombera sur nos épaules. En ce mois d'août, il fait encore bien beau, trop beau, pas assez beau. Ce château, avec son immense parc, est d'une splendeur qui, paradoxalement, à la fois tranquillise et attriste, ou le fait tour à tour, l'état d'esprit change, rechange, puis change encore. Il angoisse, il rassure, relève, accable, nous plonge dans la détresse, nous rassérène, nous donne la petite lueur d'espoir qui permet d'exister, la nie, révolte, apaise, nous permet aussi de croire, d'avoir comme le souvenir du souvenir d'une illumination, d'une très ancienne illumination qui revient et éclaire notre intérieur, s'éloigne, ... et nous plongeons de nouveau dans la grisaille. Ce parc, ce château sont d'une splendeur qui tranche sur le quotidien; permet de croire à l'Éternité, à l'éternité de l'éternité. Cette éternité à laquelle nous participerons tous. Puis, on n'y croit plus. Ce parc, alors, paraît être la preuve de l'illusion qu'est ce monde, mon monde, mon univers. Le ciel de nouveau nous remonte. Puis, bizarrement, me révèle davantage le néant que nous sommes, qu'il dévoile en apparaissant pour contraster avec notre esprit, notre âme. Puis, ce qui apparaît, de nouveau réapparaît comme lumière éclatante, promesse de joie définitive, incorruptible pour que l'on sombre de nouveau dans la peine et la désespérance, et ceci, tout ceci,

alterne, d'une seconde à l'autre. Je ne puis me fonder ni sur la joie, l'équilibre, ni sur la détresse que ce paysage du monde me procure tour à tour. Je ne puis prévoir ce que ou comment je serai d'un moment à l'autre. Ainsi en sera-t-il jusqu'à la fin. Ainsi en sera-t-il jusqu'à la fin? Instabilité suprême des Signes!

... Je me suis réveillé, ce matin, après une très bonne nuit (les somnifères, en nous reposant, en sont-ils la cause?). Je me réveille ce matin, comme jamais cela ne m'était plus arrivé, je me réveille donc dans la joie, certain que ce monde splendide nous est bien donné par Dieu!... Hélas, quelques instants et puis l'angoisse de nouveau... Ou alors pas tout à fait l'angoisse mais la grise mélancolie. Non, pas tout à fait l'angoisse, car mon angoisse est effrayante, j'en meurs dix fois par jour, j'en meurs cent fois par jour. Loin, loin s'est enfuie la kermesse du monde, l'Astre de la Vie. Et me voici dans un état de « petite » angoisse ou d'anxiété, l'habituelle, la connue, la normale...

Ah, tous ceux qui sont morts, tous ceux qui agonisent, tous ceux qui souffrent, ceux que l'on tue, que l'on viole, que l'on torture... qu'on torture depuis des siècles et des siècles chez les Aztèques, chez les Arabes, chez les Juifs, chez les Japonais ou les Chinois, ou dans la Révolution française qui en fut une des plus cruelles, et puis, aujourd'hui, en Iran, en Irak, en Palestine, au Liban, aux Indes, en Amérique du Sud, en Amérique centrale, en Irlande, en Russie, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, partout, partout, coule le sang des blessés, tombent les têtes des décapités, des torturés, des assassinés, et les meurtris, en vie, et tous ceux qui n'ont pas un peu de trêve sans souffrance, pas un petit peu de trêve pour contempler le monde une minute, une seconde, un quart de seconde... Les milliers et les milliers de corps gonflés des noyés, les ensevelis, les ensevelis, les ensevelis... Ici,

c'est l'enfer. Combien ont rarement une seconde comme ce matin, une seconde pour entrevoir un coin de ciel, un coin de la beauté, un coin de transparence du monde, un moment de transparence, un instant où l'on puisse croire (stupidement?) que le Ciel aime l'homme; que les hommes s'aiment les uns les autres.

Brutalement, le coin lumineux de ciel, la seconde de paix que j'avais eue, que l'on peut avoir parfois, disparaît, s'assombrit, la lumière divine s'éteint dans la nuit de l'homme.

Une crampe à l'estomac. Et tout dégringole. Cela suffit pour que l'espoir s'anéantisse. Pas tout à fait, pas tout à fait, car il reviendra, je le veux tellement, dans une minute, peut-être dans un an, peut-être pour les autres, peut-être plus jamais pour moi.

Je ne puis m'empêcher de croire, naïvement et malgré tout, que ce si court, si fugace moment de joie lumineuse est un clin d'œil que nous fait un des anges : « Attendez, attendez encore, la paix et la joie reviendront. La jeunesse sera là, avec les yeux clairs, les cheveux clairs, le visage ensoleillé, la harpe à la main pour jouer la musique que vous n'avez pas oubliée ou dont vous vous souviendrez comme d'une chose familière, qui ne cessera de jouer dans le silence en or, tout ce que vous avez cru avoir perdu vous reviendra. Cette joie remplira votre cœur, votre âme. Elle est à jamais inextinguible... »

Tout cela n'est peut-être en somme, toute cette « angoisse métaphysique », tout cela n'est peut-être qu'une mauvaise cénesthésie, un déséquilibre des humeurs. Et puis, bientôt, on va déjeuner. J'ai depuis toujours (à peu près) le pain quotidien. J'ai conscience de ce privilégié. Parfois je considère que cela n'est que ce que l'on donne ou qu'on vous jette, comme la « ration » des prisonniers.

*

Soulagé d'avoir encore pu écrire tout cela. Tout ce dit. L'écriture comme thérapeutique. Auto-analyse, recommandée par le psychologue.

*

On écrit, dans l'espoir, incertain, de transmettre tout cela à ceux qui mourront après vous, qui vivront et mourront après, la postérité, les déchets; nous aussi, déchets; les agonisants parlent aux déchets, aux agonisants, mais tous finissent par être oubliés, et mes amis, et mes rivaux. Dans un jour ou l'autre, une décade ou une autre, un siècle ou un autre.

« Tout cela nous le savons », disent-ils, « mais nous faisons comme si... » En fait, ils ne le savent pas, dans leur majorité, ils ne le savent pas.

Ils s'imaginent que ce qu'ils bâtissent, écrivent, professent, argumentent, disent, prétendent, crient, exclament, est gravé dans la permanence.

J'ai dit à F. : « Voulez-vous qu'on vous oublie ou que l'on se souvienne de vous ? » – Il me répond : « Je voudrais que l'on se souvienne. » J. à qui je pose la même question me réplique, lui : « Je veux que l'on m'oublie, je veux qu'il n'y ait plus aucune trace, oui, pas de traces, je ne veux pas laisser de traces. » Le poète roumain Eminesco disait, dans la *Prière d'un Dace* : « Ô, que je disparaisse dans l'extinction absolue. »

F. et J. sont un couple d'amis qui vivent ensemble. Ils ont une maison admirable, composée de deux appartements indépendants et d'un grand, très beau salon commun. De leurs fenêtres, de leur terrasse : les belles églises de la ville, les jolies maisons du XVI^e ou XVII^e siècle,

si bien entretenues et restaurées. Beau quartier, dans le centre de la ville. Des maisons qui sont comme les jouets d'un enfant-ange. Un jeu de construction céleste.

*

... ces plaies de néant, ces creux du vide, ces rides du Rien, ces oublis. Dans ma maison d'os, par les fenêtres ouvertes, par les béances, s'engouffrent les vents, les tempêtes de l'absence, de la nuit sans étoiles, la noire ou une noire éternité, une noire éternité de l'absence.

*

Parenthèse ou non?

Je vis dans l'étrange. Plongé dans l'étrange. Je ne vis pas le normal, la normalité. Je ne vis pas dans le normal. Je ne comprends pas la notion de « normal ». Non, non, je ne la comprends pas. Tout m'est étrange. Sauf, dans les moments où j'oublie, où je m'oublie.

Ce n'est pas « naturel » tout ça, ça ne peut pas être naturel. Tout ça, tout ce monde, tout ce qui m'apparaît comme monde « ne va pas de soi ».

Comment le monde, comment l'existence ont-ils pu me paraître, la plupart du temps, « naturels, normaux » ?! Seulement dans la routine. Tout est anormal. L'existence, la création, cela ne peut être normal. Le normal est, se fait, quand on prend l'habitude de la normale. On adapte l'inadaptable, parfois. Ou on s'adapte à l'inadaptable.

P., metteur en scène de ma dernière pièce (« Qu'est-ce qu'il en a fait? Mais qu'est-ce qu'il a bien pu en faire ou en mal faire? »), me disait aussi avoir le sentiment que « tout est supranaturel ».

On l'avait considéré comme homme de gauche. Alors

IONESCO

La quête intermittente

Ces nouvelles pages de journal intime font suite au *Journal en miettes* publié il y a vingt ans.

Aujourd'hui l'auteur se sent vieux, souvent malade. L'approche de la mort l'épouvante. Il est déchiré par le doute : pourquoi cette rage de l'écriture ? pourquoi cette gloire universelle ? pourquoi ce monde ?

Au jour le jour, celui qui a fait rire et frissonner le monde entier à travers son théâtre de l'absurde ose se mettre à plat, comme on déplie le plan d'une contrée étrange et terrifiante. Possédé par un démon fait d'orgueil et d'humilité, il s'interroge sur son travail, sa peur de tomber dans la misère, son amour pour sa femme Rodica qui lui a tout sacrifié et pour sa fille Marie-France, ainsi que sur ses élans vers la Foi.

Autant d'angoisses l'aidant, sans la moindre pudeur et même avec une cruauté sauvage où ne manque pas un humour terrible, à creuser jusqu'au désespoir l'analyse d'un artiste qui cherche encore et toujours son identité.

nrf



9 782070 712106



88-1 A 71210 ISBN 2-07-071210-9

75 FF tc

Extrait de la publication